



**HAL**  
open science

# Faire “ sans ” les pulsions ? Remarques sur la postérité kleinienne

Pierre-Henri Castel

► **To cite this version:**

Pierre-Henri Castel. Faire “ sans ” les pulsions ? Remarques sur la postérité kleinienne. Figures de la psychanalyse, 2022, Destins actuels de la pulsion, 42, pp.99-107. 10.3917/fp.042.0099 . hal-03918094

**HAL Id: hal-03918094**

**<https://hal.science/hal-03918094>**

Submitted on 2 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Faire « sans » les pulsions ? Remarques sur la postérité kleinienne

Prenons pour point de départ ceci qu'un titre de colloque comme « Actualité des pulsions » est très français. Il ne concerne guère que la frange du mouvement psychanalytique, pour dire vite, freudienne et freudo-lacanienne, pour qui la référence à la notion *classique* de pulsion est un marqueur d'identité exégétique, théorique et pratique. Même au sein de l'API, la chose ne va pas de soi, comme en témoigne le brûlot récent de Laurence Kahn, *Le Psychanalyste apathique et le patient postmoderne*<sup>1</sup>, où l'alternative, brutalement posée, est au fond la suivante : soit Freud, et une métapsychologie où la pulsion joue un rôle central, soit la dégénérescence de la psychanalyse en une théorie de l'empathie et de la communication intersubjective, dont la tentation se banalise partout dans le monde. Bien qu'ils ne soient pour ainsi dire presque jamais cités nommément dans le texte de L. Kahn, je ne trahis pas un grand secret en rapportant la vive réaction d'un groupe disparate de psychanalystes qui ont vu dans ce dilemme une simplification outrancière. À divers titres, on pourrait les regrouper sous le chef de la « psychanalyse contemporaine », une expression forgée par Green dans les années 1990 et qui a depuis fait florès. Ce sont des auteurs comme Ferro et Civitaresse en Italie, ou Bollas et Ogden aux États-Unis (aucune prétention à l'exhaustivité ici), tous inspirés par Bion et Winnicott, même s'il n'est pas du tout commode de repérer entre leurs travaux plus qu'un air de famille.

Même si une partie considérable des arguments de L. Kahn repose sur son expérience pratique de supervision dans des sociétés étrangères de l'API, où elle a été frappée par la récurrence du motif du *feeling*, des émotions, des ressentis, et notamment des vécus « partagés » entre patients et analystes, qui joueraient le rôle de garantie d'authenticité et même d'efficacité des cures, l'enjeu est bien théorique et il concerne l'essence de la psychanalyse. Sous couvert d'un approfondissement de la dynamique du transfert-contre-transfert, l'accent porté sur l'empathie, voire l'intersubjectivisme à prétention égalitaire (dans le sillage de Renik), n'aboutit-il pas à promouvoir une illusion *antipsychanalytique* de communication des vécus profonds ? Une fois qu'on a cédé sur la pulsion, fait-elle remarquer, tout s'effondre comme un château de cartes, le fantasme perd toute valeur, la régression n'est plus qu'un obstacle, la réalité (et les conseils « pragmatiques » adressés par le psychanalyste pour aider le pauvre moi du patient) revient au premier plan et, sans qu'on aille forcément jusqu'aux fameuses pratiques d'auto-dévoilement des sentiments de l'analyste à son patient, la symétrisation des positions est poussée à l'extrême. Il n'est pas sans ironie de remarquer que les critiques de L. Kahn reprennent des anticipations déjà formulées par Lacan des années 1950, prenant connaissance aussi bien les idées de Balint que des développements de l'époque touchant la relation d'objet. Tout se passe comme si ce que Lacan redoutait autrefois s'était finalement réalisé. Mais pour les auteurs que j'ai cités plus haut, et qui se sont grandement formalisés de la charge féroce de L. Kahn, ce qu'ils appellent, eux, la psychanalyse, tout en rompant explicitement avec la métapsychologie freudienne, est parfaitement indemne de tous ces reproches<sup>2</sup>.

Ce qu'ils réfutent, c'est une position défendue par Lacan dans le *Séminaire XI* : qu'il faut une fidélité rigoureuse à la métapsychologie freudienne pour rendre psychanalytiquement déchiffrable les associations libres, concevoir le transfert et l'action de l'interprétation et, *in fine*, pour soutenir que la pierre de touche d'une cure réussie est une modification de

---

<sup>1</sup> L'Olivier, 2014. Voir notamment Castel, Pierre-Henri. « La psychanalyse "à la française" sur le sentier de la guerre », *La clinique lacanienne* 28, no. 2, 2016, pp. 209-224.

<sup>2</sup> Par un hasard que je ne m'explique pas, ces auteurs sont tous traduits aux éditions d'Ithaque.

l'économie *pulsionnelle* du sujet. Bien sûr, ce n'est pas du tout nier que le sujet n'en soit pas affecté, ni ne « ressent » rien dans cette modification-là (encore que la modification d'un régime subjectif de l'agir ne soit pas forcément quelque chose qui se « ressent ») ; c'est que tous les vécus de ce genre ne seront jamais que des *effets*, et jamais des causes de la levée du refoulement. Je me propose ici, non pas de justifier certaines attitudes épistémologiques communes aux auteurs qui prennent un autre chemin, et font donc « sans » les pulsions, mais d'éclairer (d'ailleurs très partiellement) leurs prémisses. Pour cela je procéderai en deux temps. D'abord, il semble utile de débayer d'un point de vue lexical et sémantique le champ de ce que recouvrent des notions passe-partout comme *feeling* et *emotion* dans la psychanalyse de langue anglaise. Ensuite, je défendrai l'idée que, sinon leurs théories, au moins la technique de ces auteurs winnicotto-bioniens incorpore bien quelque chose de la pulsion, mais filtré par la grammaire conceptuelle du *feeling* et de l'*emotion*.

Touchant le premier point, il convient de rappeler l'enracinement littéraire, en anglais moderne, des deux notions incriminées. Ce n'est nullement une affectation de Bion que d'aller chercher chez Shelley ou Keats des ressources expressives. C'est avec la poésie romantique, en effet, que *emotion* prend le plus nettement la valeur qu'il a conservée jusqu'à aujourd'hui, d'être *ce qui cause la force des sentiments* (des *feelings*). Encore au XVI<sup>e</sup> siècle, *a public emotion* n'est absolument pas un sentiment collectivement partagé : c'est une émeute ! La dimension de force brutale restait au premier plan. Or, de façon tout à fait frappante, c'est la traduction de Freud en anglais, et bien sûr la contribution de Strachey, qui a donné une inflexion supplémentaire à cette tendance à traiter *emotion* comme une *cause mentale* de ce qui est ressenti en aval sous forme de *feeling* (comme on dit ordinairement, *emotions spark feelings*, les émotions « déclenchent » les sentiments). Au point que les deux termes peuvent devenir tendanciellement antagoniques. L'*emotion* n'est pas toujours consciente, même si elle n'est pas pour autant inconsciente, tandis que le *feeling* est toujours conscient. *Not to feel one's emotions* (ne pas ressentir ses émotions) n'a rien d'incongru en anglais. Bien plus, *feeling* s'analyse sur deux axes. Sur le premier, il est clairement un ressenti corporel. Mais sur un second, il comporte une direction intentionnelle (*feeling towards*), qu'on ne trouve pas avec *emotion*. En jouant de la fameuse distinction kantienne, on pourrait ainsi dire que le *feeling* est la *ratio cognoscendi* de l'*emotion*, et l'*emotion* la *ratio essendi* du *feeling*.

Or c'est bien ce qui a retenu Strachey. On peut en effet construire *emotion* comme un principe de détermination inconsciente du *feeling*, mais, plus encore, on peut faire en sorte qu'*emotion* hérite de l'intentionnalité (à son tour inconsciente) du *feeling* — et c'est précisément ce qu'on retrouve dans les premières formules des théories de la relation d'objet. La conséquence, c'est donc qu'il est justement parfaitement vain d'interroger psychanalytiquement quelqu'un sur ses *feelings* en tant que tels ! Ce qu'il faut mettre au jour, c'est la substructure émotionnelle qui les régit, et dont personne n'a conscience. Depuis la théorie des affects de Hobbes, qui est resté un pilier de la critique des sentiments moraux en langue anglaise, il était de toute façon admis qu'on oppose le vécu en première personne à la vérité émotionnelle en troisième personne. Tel qui se croit triste est *en réalité* en colère et, plus généralement, nul n'a accès en première personne à la vérité de ce qui l'affecte. Aucun éprouvé, par conséquent, ne peut être réputé transparent et, pour reprendre en la contredisant une idée chère à Lacan, aucun affect, serait-ce l'angoisse, n'est à lui-même la mesure de sa vérité. Un tiers peut toujours mieux savoir que moi ce qui m'affecte.

Quand on reconstruit historiquement cet enchevêtrement de sens, on voit donc combien la face *qualitative-affective* de la pulsion freudienne se laisse par certains aspects capter par une

notion d'*emotion* opposable à celle de *feeling*. Et quand on examine, à titre de contre-épreuve, le destin des idées de *mood* et d'*affect* en anglais psychologique (par exemple la notion de *mood/affective disorders* en psychopathologie), il est patent qu'il s'agit d'un état mental toujours conscient. Un *mood*, c'est même un *feeling* qui dure tellement qu'il en devient une *disposition* affective. C'est certainement une des raisons pour laquelle le vocabulaire de l'affect n'a pas été retenu par les freudiens anglophones, et qu'*emotion*, un terme encore poétiquement mobilisable dans l'entre-deux-guerres, a prévalu<sup>3</sup>.

Mais je laisse maintenant ces brèves clarifications linguistiques pour essayer d'apercevoir de quelle façon la grammaire conceptuelle de l'*emotion* (dont j'espère avoir fait sentir en quel sens elle prend *certaines* fonctions causales déterminantes pour le vécu conscient qui sont celles de la dimension affective-qualitative de la pulsion chez Freud) a pu être mise en batterie dans l'école britannique à des fins spécifiques, dont on enregistre encore aujourd'hui les effets.

Pour cela, il faut moins intéresser aux théories explicites qu'aux problèmes techniques des psychanalystes britanniques des années 1930. Car ces derniers *n'ont pas* de problèmes avec la théorie freudienne, qui leur paraît sur la voie sûre de la science. Ils ne cherchent donc pas à se démarquer *explicitement* de la conception standard de la pulsion (sauf Fairbairn, qui, lui, a des ambitions de rectification philosophique de la métapsychologie de Freud). Le véritable enjeu, pour la plupart, est de rendre la technique plus efficace et de mieux nourrir la métapsychologie avec la clinique. C'est pourquoi on a pu soutenir que l'acte fondateur de l'école britannique est le fameux article de Strachey sur l'interprétation « mutative » : non pas celle qui éclaire cognitivement le patient sur ses conflits internes (qui lui met sous les yeux la représentation qu'il refoulait), mais celle qui le fait changer (qu'il sache ou non comment et pourquoi)<sup>4</sup>. Le bon contexte pour comprendre le succès de cette distinction, c'est l'apport kleinien. Et, tout particulièrement, son succès avec les enfants. Nous avons complètement oublié le choc que fut pour les contemporains la découverte d'une sorte d'interprétation qui ne porte pas sur la défense (qui ne vise donc pas, comme dans l'orthodoxie freudienne et annafreudienne à mettre au jour la représentation refoulée cachée), mais qui vise directement l'angoisse comme *emotion*, c'est-à-dire comme émotion *inconsciente* (par exemple l'angoisse œdipienne dans le fantasme des parents combinés). De même, dans ce courant de pensée, « déchiffrer », c'est très bien, mais le problème reste la transformation subjective : atteindre la position dépressive. Il y a ainsi, même si je ne peux pas l'exposer en détail ici, une solidarité logique forte entre la notion d'interprétation mutative, l'interprétation à privilégier du transfert « négatif », et l'importance de l'actualité dudit transfert (son « ici et maintenant »), avec ce point décisif que l'angoisse ou l'agressivité peuvent être « vécues » *ou pas* (en un mot donner lieu *ou pas* à *feeling*), solidarité logique qui s'est conservée *au moins implicitement* dans la technique britannique bien après Melanie Klein, et même chez des auteurs que par ailleurs tout oppose.

Pour ce qui nous concerne dans ce colloque, un effet collatéral de l'idée de Strachey est qu'il a permis d'éviter de se confronter frontalement aux évolutions de la métapsychologie liées à la théorie de la pulsion chez Freud, au tournant des années 1930. Bien sûr, il ne fait aucun doute que Melanie Klein savait que son rejet (inavoué) de la conception *économique* de la

---

<sup>3</sup> J'ai choisi une voie d'analyse grammaticale ou (logico-grammaticale). Il en est de beaucoup plus historique et érudite. Mentionnons le classique de Thomas Dixon, *From Passions to Emotions. The Creation of a Secular Psychological Category*, Cambridge University Press, 2003.

<sup>4</sup> Strachey, James. « La nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse », in Georges Pragier (éd.), *Interprétation I. Un processus mutatif*. Presses Universitaires de France, 1999, pp. 33-64.

pulsion la mettait en porte-à-faux avec l'orthodoxie viennoise. Le refus de la notion de quantité, le mythe de l'énergie psychique et le caractère périmé du modèle du condensateur sont d'ailleurs bien plus nets chez ses propagandistes patentés, comme Meltzer. Mais ce qu'il ne faut pas non plus perdre de vue, c'est la grande différence entre Melanie Klein et Fairbairn, qui, lui, était hostile à *l'idée même* de pulsion. Car chez les kleinien, la dimension qualitative-affective de la pulsion est intégralement maintenue, supplémentée toutefois d'une forme d'intentionnalité à part (plus conative que cognitive, celle requise par la relation d'objet), même si l'on renonce à articuler (ou plutôt à désarticuler !) les dimensions économiques et représentationnelles de la pulsion freudienne. Et c'est la raison pour laquelle cette dernière subsiste, appréhendée sous sa face d'*Affekt*, et plus ou moins « récupérée » comme *emotion*. En ce sens, ce qu'il faut donc bien appeler la pulsion kleinienne est mise en fonction dans un « phantasme » (le phantasme est par définition inconscient, à la différence du fantasme), lequel est *l'interprétation subjective de la façon dont le corps affecte l'esprit*.

Ces prémisses rappelées, on comprend mieux pourquoi nombre des auteurs que j'ai cités tout à l'heure (comme appartenant au courant de la « psychanalyse contemporaine ») font « sans » la pulsion — sans que pour autant l'éloge qu'ils font du contact « émotionnel » entre le patient et l'analyste implique la réduction intersubjectiviste du transfert-contre-transfert à une empathie molle. C'est au contraire une façon d'attirer l'attention sur une des contraintes techniques très précises héritée de la technique kleinienne : maintenir la tension émotionnelle dans la séance au plus haut degré possible d'angoisse *avant* le déclenchement de la résistance. Ce degré, bien sûr, peut être très bas, et c'est alors *une* justification des attitudes soutenantes dont on fait des gorges chaudes de ce côté de l'Atlantique. Mais quoi qu'il en soit, l'angoisse en question est du côté de *l'emotion*, autrement dit, pourrions-nous gloser dans un lexique plus français, du côté de l'ouverture maximale du fonctionnement pulsionnel. Sauf que ladite ouverture se manifeste dans le balancement entre l'angoisse dépressive et l'angoisse persécutive. Mais, d'une façon peut-être plus troublante, il n'y a pas de raison que cette angoisse soit particulièrement ressentie *chez le patient* — il se peut tout à fait, au contraire, que l'intelligence de la situation fasse que *l'analyste* soit affecté consciemment d'un certain degré d'angoisse, là où le patient reste dans une complète méconnaissance à cet égard (son angoisse lui demeure inconsciente). Une façon généreuse de comprendre cette idée, c'est donc qu'elle vient mettre en question les enjeux subjectifs « profonds » dans la séance, précisément parce qu'on ne sait justement pas d'emblée quelle *emotion* cause les *feelings* ressentis, ni à travers quel processus de déformation.

Et c'est le dernier point que je voulais évoquer. Il n'existe absolument aucune espèce d'analyse de l'analyste, si réussie qu'elle soit, qui permettrait d'occuper à coup sûr et *a priori* la juste distance transférentielle requise pour ce travail de distanciation. Du coup, l'analyse de contrôle ou la supervision sont nécessaires indépendamment des questions de formation. Car toute cure poussée un tant soit peu dans le registre limite de l'angoisse fait automatiquement surgir la question de *l'incommunication* émotionnelle (c'est-à-dire de la résistance tant du patient que de l'analyste). Et c'est bien en ce sens que selon l'expression remarquable de Ferro, il faut un tiers, le superviseur ou analyste de contrôle, pour élucider et désencombrer le « champ émotionnel » où se déploie et parfois s'enlise le transfert-contre-transfert. Arriver à ressentir *l'emotion* (même si on ne la connaît que *felt*) est en effet toujours indirect, second, et problématique. Il n'y a pas d'autre voie que l'analyse de contrôle pour restituer dans toute sa plénitude à *l'emotion* son rôle d'instance critique à l'égard de tout vécu comme de tout ressenti. C'est pourquoi les contrôles font l'objet de publications à part, dans ce courant de pensée, et qu'ils ont parfois (songez aux *Second Thoughts* de Bion) plus de valeur que les cures mêmes soumises à supervision.

En conclusion, je voudrais esquisser, toujours brièvement, deux développements. Le premier est plutôt kleinien, le second bionien.

Le corps vivant étant un corps pulsionnel (Melanie Klein parle d'*instinct* en ce sens vital) et les phantasmes étant rien d'autre que l'interprétation subjective inconsciente de la face qualitative de cette poussée à la nature par ailleurs inconnue, il n'existe *aucune opposition substantielle* entre la pulsionnalité et la vie sociale — comme le prétendait (après Freud) Anna Freud, avec les visées pédagogiques que l'on sait dans la cure des enfants. Au contraire, plus l'enfant est libre de ses émotions, et mieux il va. Les questions de défense, ou de conflit entre telle pulsion du ça et tel idéal social dans le moi, sont toujours superficielles et dérivées aux yeux des kleinien (il ne faut donc pas se laisser abuser par ceci que l'enfant, ou son entourage, en souffre et s'en affecte *consciemment*). Le vrai conflit, s'il s'agit de pulsions, oppose alors les pulsions de vie (sans qu'on se fatigue beaucoup dans le post-kleinisme à les différencier) à la pulsion de mort. Et si l'on parle encore de défense, il s'agira avant tout de la défense contre la pulsion de mort, c'est-à-dire de sa liaison dans et par le surmoi archaïque. Voilà pourquoi l'analyse du sadisme originaire sera donc toujours plus déterminante en amont que celle de l'angoisse de castration en aval. On se demande souvent, surtout en France où le kleinisme n'a pas fait école, ce que signifie en pratique une idée de ce genre, si grandiloquente. On en a peut-être un aperçu dans cette remarque glaçante de Bion, comme quoi il ne faut jamais oublier qu'une séance met en présence deux animaux très dangereux et apeurés. En tout cas, cette réduction radicale au conflit des pulsions de vie et de mort montre bien la tonalité à la fois éthique et anthropologique si différente de celle de Freud qui préside à l'évolution post-kleinienne de la psychanalyse.

Mais Bion est surtout pour avoir franchi le pas de transformer l'*emotion* en un opérateur qui explique le fonctionnement ultime de l'esprit et de l'inconscient. C'est, encore une fois, dans un esprit tout britannique : aux antipodes de la tradition allemande, Bion se réclame de Hume, en posant le primat absolu des passions sur toute connaissance, cognition, ou représentation. Et il confie à trois « passions » fondamentales le soin d'articuler ultimement le fonctionnement de l'inconscient : l'amour, la haine et la connaissance. Contrairement à Freud, mais aussi, pourrait-on dire, conformément à l'évidence, Bion abandonne complètement la convertibilité de l'amour et de la haine. De façon plus subversive encore, et même s'il rattache clairement l'amour aux pulsions sexuelles et la haine aux pulsions agressives (et en dernière instance à la pulsion de mort), il ménage une place tout à part à l'antique *libido sciendi* — bien distincte de la pulsion épistémophile kleinienne, qui restait encore du ressort de la pulsion de mort. Il n'est pas possible d'entrer dans le détail de ces subdivisions. Disons simplement que Bion jette ici les bases d'une métapsychologie alternative (ni freudienne ni kleinienne) fondée sur ce qu'on est bien obligé de traduire par « émotions ». Toutefois, ces émotions ont pour unique fonction de spécifier les liens et les destructions de liens entre éléments inconscients. Ces éléments sont unis ou déliés soit par l'amour (A), soit par la haine (H), soit par la connaissance (C). Il s'en déduit une algèbre combinatoire où les seuls concepts pertinents et les seuls éléments à considérer en psychanalyse sont exclusivement ceux dont on peut expliquer la fonction et les articulations à partir de A, H et C. C'est ce qui conduit Bion à sa fameuse « grille ».

À ce point, la subversion du terme traditionnel d'émotion est telle, qu'on n'y reconnaît pas plus l'émotion ordinaire que l'*emotion* retravaillée dans le langage artificiel de la psychanalyse ou par la créativité de traducteurs de Freud confrontés au problème de la pulsion et de l'affect. En même temps, en va-t-il autrement de l'idée de *Trieb* ? Nous oublions le caractère anodin du mot en allemand, l'épaisseur incroyable de ses multiples usages dans la

philosophie et la poésie, et la technicité finale du terme chez Freud. Il n'est pas déraisonnable de conjecturer qu'un concept qui doit avoir la *fonction* de la pulsion chez Freud (et j'ai tenté de faire valoir en quel sens *emotion* revendique cette fonction) doit lui-même être éminemment *perturbant*, et mettre en difficulté notre activité de penser. En tout état de cause, et quel que soit le bien-fondé des critiques de L. Kahn à l'égard des usages faciles du vocabulaire émotionnel-empathique dans la psychanalyse d'aujourd'hui, il y en a des usages sophistiqués, et de nature à susciter au moins le débat. Je ne puis guère faire mieux que m'excuser auprès du lecteur d'avoir ainsi dû glisser d'une simple allusion à la suivante, pour l'inciter à aller y voir de plus près.

Pierre-Henri Castel